

CREDITS

**© TOUS DROITS RÉSERVÉS,
Y COMPRIS LE DROIT DE REPRODUCTION DE CE
LIVRE OU DE QUELQUE CITATION QUE CE SOIT SOUS
N'IMPORTE QUELLE FORME.**

**TITRE : INSATIABLE DEVON
AUTEURE : NOEMIE CONTE
CREDIT PHOTO : CANVA
ISBN : 979-10-424-4749-6**

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AUTRES OEUVRES DE L'AUTEURE :

RILEY'S IDENTITY

(Action, humour, enemies tolovers)



BROKEN DIAMOND

(Brothers bestfriend, forced proximity, drame)



MON PIRE DATE

(Fake dating, enemies to lovers, famille, humour)

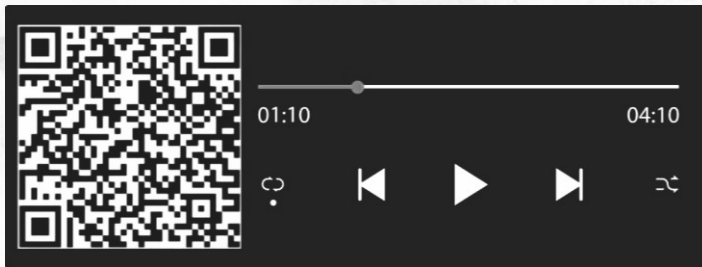




*Les musiques de la playlist présente
ci-dessous ont été choisies avec soin.
Pour une immersion totale, je vous conseille
d'écouter chacune d'elles en boucle,
du début du chapitre jusqu'à la fin !
(Prologue & épilogue inclus).*

*Pensez à scanner le QR code
pour y avoir accès.*

Bonne lecture à tous et à toutes !





INSATIABLE *Devotion*



*À toutes celles qui rêvent d'un patron sexy,
mais qui bossent pour la copie conforme d'Homer
Simpson, puissez trouver ici un peu de réconfort,*

Amen.



PROLOGUE

**tic-tac-tic-tac **

Comme chaque jour depuis plusieurs années, mes yeux restent rivés tout droit sur la petite horloge de mon bureau. *Celle présente, juste au-dessus de la porte menant aux enfers.* À vrai dire, j'attends impatiemment l'heure du départ, bien qu'elle soit encore loin. Enfin, la vérité, c'est que je devrais partir dans moins de dix minutes, néanmoins, mon connard de patron n'est jamais satisfait. Ce soir, il m'a -comme souvent d'ailleurs- forcée à rester pour terminer de traiter toute sa paperasse. Bon, le terme « forcée » est un peu poussé, je dois l'admettre. Disons plutôt que mes heures supplémentaires sont payées double, alors... je n'allais pas cracher dans la soupe, tout de même. Cependant, Devon Anderson pourrait largement me verser le triple au vu du travail que je fournis quotidiennement pour lui, mais il ne le fait pas. Pourtant, je suis celle qui gère absolument tout de sa vie, et sans moi, il ne serait qu'un pauvre petit

louveteau, perdu au milieu de nulle part. *Je le déteste.* C'est vrai, je hais sa façon de parler, de se tenir, de marcher... En fait, j'en suis même rendue au point où le simple fait de le regarder suffit à me donner la nausée. D'ailleurs, je pense que c'est parfaitement réciproque. Cela fait maintenant plus de trois ans que je travaille chez Powershot. À ce jour, je reste probablement la seule de toutes ses assistantes à ne jamais être passée sous le bureau, donc j'imagine que son ego en a pris un sacré coup à ce niveau-là. Toutefois, si je suis encore sous ses ordres à l'heure actuelle, c'est principalement grâce à la distance que je laisse entre nous deux depuis le début. Ouais, si j'avais accepté ses avances lors de ma toute première semaine de boulot ici, je suis certaine que cet enfoiré aurait agi exactement comme avec toutes les autres. *Une fois qu'il aurait tout obtenu de moi, il m'aurait virée comme une vulgaire chaussette trouée, afin de s'assurer que je ne tombe pas raide dingue de lui.* Le problème, c'est que je ne pourrai incontestablement jamais lui donner quoique ce soit qu'il attende de moi. Pourquoi ? Eh bien parce qu'au-delà de son charme indéniable, il reste cet être froid, au cœur de pierre, implacable et rigide. *Cet éternel et insatiable connard.*



CHAPITRE 1

Eva

Juin 2020,

Premier jour de travail au bureau.

Je trotte dans les larges couloirs du building après avoir demandé mon chemin à l'hôtesse d'accueil, bien parée à rejoindre mon poste pour la toute première fois. C'est étrange, mais j'ai le trac. En temps normal, ça ne m'arrive absolument jamais. *Peut-être parce que je redoute légèrement la rencontre officielle avec mon patron ?* En même temps, il faut dire que lors de notre entretien téléphonique la semaine dernière, je l'ai trouvé... assez froid. Il avait l'air strict, pour autant, ça ne m'a pas effrayée une seule seconde. À vrai dire, je sais que j'ai les épaules assez solides pour assurer un tel travail, en revanche... je ne pensais pas redouter autant les premiers instants en sa compagnie. Et après réflexion, mon angoisse est sûrement liée au fait que je m'apprête à travailler pour l'un des hommes les plus riches de tout Manhattan. Oui, d'une certaine façon... c'est plutôt impressionnant. *Et il l'est d'ailleurs probablement tout autant.* Mais j'ai besoin

de ce job, donc je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour le faire convenablement. *Tout, y compris les corvées les plus ennuyeuses qui soient.*

— Vous êtes en retard.

Cette voix rauque résonne comme un écho dans la grande pièce lorsque j'y fais mon apparition. Face à moi, le dos à première vue plutôt musclé, d'un homme au costard indigo. *Mon boss, je présume.* Il est face à l'une des larges fenêtres vitrées, donnant une magnifique vue sur toute la ville, mais ne se retourne pas un seul instant pour me faire face malgré mon entrée. Machinalement, je lève le poignet afin de pouvoir lire l'heure affichée sur ma montre, et constate que c'est totalement faux. **8 heures 56.** *J'ai quatre minutes d'avance.*

— Absolument pas, rétorqué-je alors naturellement.

Quelle conne. Celui que je suppose être Monsieur Anderson se retourne, circonspect suite à cette réponse un peu trop cash. Il me gratifie ensuite d'un petit plissement de paupières, et c'est à cet instant précis que je réalise : petit a, il est affreusement canon, et petit b, j'aurais peut-être mieux fait de la fermer.

— Ici, commence-t-il en approchant, et juste avant de fermement déposer un index contre le bois de ce que je pense être *mon* bureau. On parle de ponctualité seulement si on arrive avec dix minutes d'avance.

Sans que je ne le contrôle, un petit pouffement m'échappe. *Merde, pourquoi ?* Peut-être parce que, finalement, il m'intimide un peu, et... peut-être aussi parce que sa vision de la ponctualité me paraît complètement absurde.

— Ça vous amuse ? me demande-t-il alors, sourcil arqué.

Consciente que je ne viens pas de ricaner dans ma tête, je reprends contenance :

— Non, désapprouvé-je. Je pensais juste qu...

— Eh bien vous avez mal pensé, m'interrompt-il sèchement.

OK... Mh, je crois que ça s'annonce folklorique. Mais après tout, et comme dans quatre-vingts pour cent des cas, les hommes si beaux d'extérieur sont en réalité tous pourris de l'intérieur. *Et ce n'était certainement pas moi qui allais tomber sur les vingt pour cent restants.* Oh non... impossible, avec mon karma à la con.

— Maintenant, mettez-vous au travail, reprend-il fermement. Et si vous avez quelconque demande, ne comptez surtout pas sur moi. Marta est là pour ça.

Mon patron me contourne en vitesse histoire de pouvoir rejoindre la porte présente sur ma droite, communicante à première vue, laissant sur son passage des effluves boisées. C'est seulement lorsqu'il l'ouvre que j'y aperçois un large bureau de verre trempé. *J'imagine qu'il est à lui, ce*

bureau. Et j'imagine aussi que cette porte communicante risque d'être la principale cause de mes soucis pour les prochaines semaines. *Les prochaines années...* ? Brrr. J'en ai des frissons rien que d'y penser.

— D'accord, marmonné-je dans une petite grimace. Mais qui est Marta, exactement...

Malheureusement, il ne me laisse pas le loisir de poursuivre, préférant claquer le battant derrière lui, et me laissant donc là, seule dans cette immense pièce qui m'était encore inconnue il y a de ça tout juste quelques minutes. *Super*. Alors ça, c'est ce qu'on appelle avoir le sens de l'hospitalité ! *Et surtout, ça, c'était seulement le début de mon putain de calvaire.*

*Juin 2023,
De nos jours.*

La porte qui sépare nos deux antres s'ouvre brusquement, laissant donc place à un Monsieur Anderson plus sexy que jamais. Sa cravate est presque entièrement dénouée, le premier bouton de sa chemise noire est défait, et contrairement à d'habitude, aucune veste de costume n'est présente sur ses larges épaules musclées. *Et encore, je ne parle pas de sa crinière châtaigne complètement mise en bataille sur le dessus de sa tête*. Bon sang, je crois bien qu'en trois ans au sein de cette entreprise, je ne l'ai jamais vu dans un tel état de fatigue. C'est d'ailleurs peut-être pour cette raison que j'arrive à lui trouver quelque chose d'attirant, pour une fois. *N'importe quoi*. Ouais, je suis simplement -moi aussi- très fatiguée. Après tout... la nuit est tombée depuis près de deux heures maintenant, et la lumière extrêmement basse de ma petite lampe de bureau doit très certainement me provoquer des hallucinations. *C'est même certain. Ce type ne me procurera jamais rien d'autre que du dégoût.*

— Dans mon bureau, m'ordonne sèchement la voix naturellement rauque de mon boss.

Suite à cela, ce dernier reste planté là, appuyé contre l'embrasure de la porte. Malgré sa demande, je reste immobile, les fesses parfaitement bien scellées à ma chaise. Pourtant, l'envie de la quitter me démange. Elle est très inconfortable, contrairement au fauteuil de créateur de mon boss, qui lui, doit permettre à ses cervicales de rester en bonne forme toute l'année. *Je crois que je ne dirais jamais assez combien je hais ce type*. Au-delà de ça, ce que je déteste plus encore, c'est qu'il se permette de me parler

de manière si autoritaire. Ce connard me prend sans arrêt pour sa bonne, donc je compte bien prendre mon mal en patience, et attendre qu'il daigne enfin montrer ne serait-ce qu'une toute petite once de sympathie à mon égard. Malheureusement, Anderson n'a pas l'air de bien saisir le message :

— Je voulais dire... reprend-il alors en arquant furieusement un sourcil. Tout de suite.

J'hallucine... Mollement, je lève les yeux de ma paperasse pour le toiser un instant. *Ce qu'il est canon.* Mh, je ne comprends toujours pas comment c'est possible d'être aussi con avec un physique pourtant irréprochable. Une fois certaine de l'avoir suffisamment méprisé, je replonge le nez dans ma pile de papier, indifférente à sa demande précédente.

— Non, réponds-je ensuite fermement.

Le soupir las s'échappant d'entre ses lèvres à la suite de ma contestation me fait aussitôt comprendre qu'il n'a peut-être pas l'énergie suffisante pour entrer dans une stupide guéguerre à l'heure actuelle. Contre toute attente, il cède :

— S'il vous plaît, lâche-t-il alors, vaincu.

Un peu surprise, je l'admets, mon regard pivote lentement vers lui. *J'ai bien entendu, là ?* Eh ben mon vieux... ça valait le coup d'être aussi robuste ! Bluffée, je le gratifie d'une moue admiratrice, puis coopère sans plus attendre. Lorsque je m'en approche tranquillement, un rictus moqueur ne manque pas de prendre place à la commissure de mes lèvres :

— C'est nettement mieux comme ça, vous ne trouvez pas ? le taquiné-je.

Arrogante, je lui passe devant en balançant délibérément ma longue queue de cheval brune sous son nez. Lors de mon passage, je remarque que l'odeur habituellement boisée de son parfum est intégralement recouverte par celle du whisky fraîchement consommé. *Ça aussi, c'est assez surprenant.* D'ordinaire, Monsieur Anderson boit uniquement lors de rendez-vous professionnels dans son bureau. Il partage généralement un ou deux verres de bourbons, en fumant un immense cigare cubain, avant la signature potentielle d'un contrat. *C'est tout.* En effet, je ne l'avais encore jamais surpris à faire une chose pareille sans raison, disons... « valable ». *C'est étrange.* Oui, car jusqu'à maintenant, je ne pensais pas qu'un homme comme lui pouvait se permettre ce genre de chose. *Ce genre d'écart, plus précisément.* Mais voilà finalement que j'en découvre une toute nouvelle facette, me montrant donc que parfois, le

grand Devon peut s'avérer être quelqu'un de tout à fait normal. *Quelqu'un qui a des soucis, comme tout le monde.*

— Pourquoi m'avoir demandé de venir ici, au juste ? l'interrogé-je alors en me retournant vers lui.

Le sang me monte instantanément aux joues lorsque je le surprends à me reluquer, toujours fermement appuyé contre le chambranle de la porte. *OK, à croire que c'est la soirée des trucs inhabituels.* Heureusement pour mon embarras, il reprend rapidement contenance en regagnant son bureau au pas de course, comme si de rien n'était. *Comme si ses iris noisette n'avaient pas délibérément glissé sur la peau de mes cuisses quelques secondes auparavant.*

— Mon frère arrivera à la première heure demain matin, souffle-t-il en s'affalant nonchalamment au fond de son large fauteuil de cuir brun.

Voilà qui est plus clair pour moi. Effectivement, je comprends mieux pourquoi mon insatiable boss est dans un tel état de panique ce soir. *Son frère jumeau.* Caleb Anderson, ou plutôt... le mâle alpha dans toute sa splendeur. Sans rire, moi-même je pourrais perdre mes moyens, à l'entente de ce prénom. *Enfin... certainement pas pour les mêmes raisons que mon patron.* Au-delà de son charisme indéniable, Caleb est devenu notre meilleur collaborateur l'an dernier. Les deux frères ne se sont jamais vraiment entendus, et cette alliance professionnelle ne les a absolument pas rapprochés. *Bien au contraire, je dirais.* En fait, je crois qu'ils se détestent encore plus qu'auparavant. Mais j'imagine que c'est un risque à prendre, quand il s'agit de s'allier à son propre frère. Lors de ma toute première rencontre avec Caleb, j'étais -comme souvent- en compagnie de Monsieur Anderson. Il ne m'a d'ailleurs pas fallu plus d'une minute pour saisir combien ils se méprisaient mutuellement. En réalité, Devon est le parfait opposé de son frère. *Mentalement parlant, je veux dire.* Il va de soi qu'ils sont en revanche parfaitement identiques physiquement. *Tous les deux beaux comme des dieux, c'est incontestable.* Cependant, mon cher patron n'est qu'un vulgaire brouillon à mes yeux. Il est tout ce qu'il y a de plus détestable, tandis que son frère, lui, est un véritable gentleman. Je crois d'ailleurs n'avoir jamais vu autant de qualités chez une seule et unique personne. Il est beau, intelligent, souriant, gentil, drôle, charismatique... bref, ce mec est la définition même de la perfection. *Il fait partie des derniers vingt pour cent.* Ouais, ça existe bel et bien.

— Je sais à quoi vous pensez, Eva.

Le ton rauque qu'emploie mon patron me sort soudainement de ma petite bulle de bonheur. *Flop !* Elle éclate, comme un vulgaire ballon de baudruche qui se frotterait d'un peu trop près aux épines piquantes d'une magnifique rose rouge.

— N'oubliez pas la dernière ligne de votre contrat, ajoute-t-il ensuite, mâchoires serrées.

— Je n'oublie pas, approuvé-je d'un ton bien assuré.

C'est faux. En vérité, j'avais complètement oublié que mon connard de patron m'avait contrainte à signer un bout de chiffon pareil :

« Interdiction de coucher avec Monsieur Caleb Anderson, soit mon propre frère, tant que vous travaillerez sous mes ordres. »

Ridicule, hein ? Typique du mec qui manque clairement de confiance en lui, au point de devoir imposer une règle complètement farfelue afin de s'assurer que son propre frangin ne marche pas sur ses plates-bandes. Heureusement pour moi, je n'ai jamais rien envisagé de plus qu'une relation purement professionnelle avec Caleb. *Même si je dois admettre avoir déjà rêvé d'un peu plus certaines nuits...*

— J'ai besoin de vous, ici, à sept heures tapantes demain matin, m'interrompt Devon lors de mes pensées érotiques.

Aussitôt, je regarde ma montre. *Quoi ? ! Mais c'est dans moins de huit heures, ça !* D'ailleurs, la grimace qu'effectue mon visage parle d'elle-même, puisqu'il s'empresse d'ajouter :

— Il faut que vous prépariez le buffet de réception, reprend-il alors, tout en griffonnant quelques mots sur un post-it. Ça, c'est le café que prend mon frère chaque matin, dit-il ensuite en me tendant le morceau de papier jaune. Ne vous trompez surtout pas dans la commande, sinon, il ne le boira pas.

Cette part de lui m'a toujours fascinée. Pour être honnête, je n'ai jamais vraiment compris pourquoi Monsieur Anderson prenait toujours soin d'accueillir son frère comme un roi. C'est complètement absurde, quand on ne s'entend pas avec quelqu'un, n'est-ce pas ? Mais bref. Quoi qu'il en soit... je ne compte pas lui rendre ce service. S'il pense pouvoir me rabaisser au rang de stagiaire, il se fourre le doigt dans l'œil. Car oui, après trois ans au sein de cette entreprise, j'estime valoir un peu mieux que ça. Depuis plusieurs mois, Devon me confie du travail bien plus pertinent qu'avant. Je gère maintenant certains dossiers importants, en collaboration avec des marques mondialement connues telles que Samsung, Apple, Sony... Donc non, je ne peux pas le laisser me demander

une chose pareille. Si je ne dis rien maintenant, il ne se gênera pas non plus pour les prochaines fois.

— Hors de question, rétorqué-je alors spontanément. Je ne le ferai pas.

L'air sceptique dont il me gratifie me fait aussitôt comprendre que j'ai peut-être été un peu trop franche sur ce coup-là. Mais malgré tout, je ne me dégonfle pas :

— Je ne suis pas payée pour jouer à la dinette !

Son visage tout entier se tend face à ma réticence. C'est bien connu : Devon Anderson a beaucoup de mal avec les gens qui s'opposent à lui. En général, personne ne lui tient tête. *Personne, excepté moi.* Ça a d'ailleurs toujours été le cas, donc je ne vois pas pourquoi je devrais changer d'attitude ce soir. À vrai dire, j'ai annoncé la couleur dès mon deuxième jour ici, et il l'a accepté sans rechigner. Il était inconcevable à mes yeux d'être une sorte de servante pour lui. Je n'ai pas fait plusieurs années d'études pour ça, alors j'ai directement imposé mes exigences à ce niveau-là. Ça peut paraître étonnant venant d'une secrétaire de bas étage, néanmoins, ce jour-là, mon boss s'est simplement contenté d'approuver d'un petit mouvement de tête, avant d'ensuite refermer la porte de son bureau pour vaquer à ses occupations. Dans le fond, je dois admettre que ça ne me laisse pas pour autant le droit de lui répondre de cette façon. La vérité, c'est que j'ai trop souvent tendance à oublier qu'il s'agit de mon patron. *Mais visiblement, ça, il compte bien me le rappeler :*

— Je vous demande pardon, mademoiselle Pierse ?

Quand il emploie mon nom de famille à la fin d'une phrase, ça n'annonce rien de vraiment très bon en général. De plus, l'intonation de sa voix vient de changer, et je le connais suffisamment bien pour savoir qu'il s'apprête à me sermonner comme une gamine. *Bon, peut-être que je le mérite.* Sérieusement, quel genre de personne se permet de parler de manière si provocante à son boss ? *Une abrutie comme moi, assurément.*

— C'est moi le patron, n'est-ce pas ? m'interroge-t-il d'un air logique.

Contrairement à ce que je pensais, il attend ma réponse dans un calme olympien. Ses deux mains se nouent entre elles, tandis que ses iris refusent de quitter les miens, très certainement dans l'attente d'une confirmation rapide de ma part. En vérité, je n'ai pas franchement l'habitude d'être confrontée à un Devon aussi paisible. Normalement, nous serions partis dans un débat interminable, et comme toujours, il aurait fini

par gagner mon silence. Or là... j'ai la troublante sensation de devoir m'excuser sur-le-champ, sans même qu'il ait besoin de me le demander de vive voix. Comme si je risquais dangereusement mon poste ce soir, d'autant plus que les fois précédentes. *Ravale ta fierté, ma grande. Tu ne retrouveras probablement jamais un boulot aussi bien payé dans le coin !*

— En effet, soufflé-je alors, un peu honteuse. Excusez-moi, je... je me suis laissé emporter par la fatigue, et...

— Je m'en tape, me coupe-t-il sèchement. Ne me parlez plus jamais sur ce ton.

J'esquisse un petit sourire forcé en penchant la tête sur le côté. *Respire, Eva...*

— N'oubliez pas que votre présence ici m'importe peu, poursuit-il, appuyant le tout d'un index sur son bureau. Des femmes envient votre place un peu partout dans les rues de New York, donc je ne devrais pas trop peiner à vous remplacer.

Je mords abruptement ma langue histoire de me forcer à ne surtout rien rétorquer. *Et parallèlement, j'ai envie de faire le tour de son foutu bureau à dix mille dollars pour lui broyer les couilles avec mes doigts.* Non mais sans rire, comment peut-il se montrer si condescendant envers moi ?! Je suis là, toujours présente pour gérer sa paperasse interminable à une heure complètement folle, mais lui, il trouve encore le moyen de sous-entendre que je ne suis rien de plus qu'un simple petit pion dans son immense jeu d'échecs ! *Quel enfoiré !*

— Vous savez, rétorqué-je en croisant les bras sous ma poitrine. Je pense que la majorité de ces femmes refuseraient de terminer le travail après minuit.

Son sourcil droit se soulève légèrement. *Ce qu'il est arrogant !*

— En êtes-vous vraiment certaine ?

Déglutissant avec peine, je reste digne :

— J'ai dit que je pensais, précisé-je alors. Non pas que j'en étais pleinement certaine.

Approuvant d'un simple signe de tête, il se lève de son fauteuil, contourne l'immense bureau de verre trempé, puis vient ensuite se planter là, tout près -trop près- de moi, apparemment déterminé à en découdre.

— Voyons si vos pensées sont réelles, dans ce cas, marmonne-t-il entre ses dents.

La chaleur de son souffle reflète contre ma peau tant la proximité qu'il vient d'imposer entre nous est devenue mince. Mon cœur bat fort dans ma poitrine, mais je me fais violence pour maintenir notre ridicule duel de regards. D'un bras tendu vers la sortie, Devon ajoute :

— La porte est juste là, Eva. Allez-y, je vous en prie.

Ses iris aux couleurs sombre ne lâchent pas une seconde les miens lors de ce rappel. La tension quant à elle, se fait de plus en plus forte, alors je relève fièrement la tête histoire de lui prouver qu'il ne m'impressionne pas le moins du monde. C'est assez étrange de constater l'effet paradoxal qu'il me fait là. Contrairement à d'habitude, j'ai la sensation que... Merde, j'ai la sensation que j'apprécie la manière dont il me provoque. *Bon sang, mais qu'est-ce qu'il m'arrive ?!*

— Sachez que si une proposition alléchante s'offre un jour à moi, rétorqué-je, un rien provocatrice. Je ne la refuserai pas.

— Et moi, renchérit-il d'un sourire en coin. Je vous proposerai toujours une augmentation défiant toute concurrence.

Hein ? Mais bordel, ça n'a absolument aucun sens ! Sans rire, il vient tout juste de me suggérer de foutre le camp !

— Essayez tant que vous voudrez, poursuit-il ensuite, sans bouger d'un iota. Je ne vous laisserai jamais partir, Eva.

OK, alors là... ça devient super gênant. Je peux sentir mes joues s'empourprer d'embarras. L'envie de baisser les yeux pour mettre un terme à ce moment particulièrement étrange me démange, mais malheureusement, je n'y parviens pas. Premièrement, parce que je refuse de le laisser gagner pour cette fois, et deuxièmement, parce que je reste complètement envoûtée par la couleur de ses iris. Avant ce soir, je n'avais jamais remarqué à quel point ils étaient beaux. *En même temps, il faut dire que je ne les avais encore jamais vus d'aussi près.* D'ailleurs, je constate qu'ils tirent plus vers le jaune que le marron, après une brève observation. Les quelques petites taches noires présentes à l'intérieur me laissent penser que c'est peut-être pour cette raison que je n'y avais pas fait attention auparavant. C'est assez troublant, pour être honnête. *Il est assez troublant.* Oui, mais d'une certaine façon, Monsieur Anderson l'a toujours été. Je n'ai jamais vraiment compris comment il fonctionnait. *Et encore moins maintenant, après cet échange on ne peut plus contradictoire.* À vrai dire, nous n'avions jamais laissé si peu de distance entre nous avant ce soir, alors j'ose espérer que là est la véritable cause de ma confusion. Encore maintenant, je tente de dissimuler le tout derrière un air espiègle :

— Il ne fallait pas admettre ce genre de choses, dis-je avec un sourire en coin.

Mes yeux le dévisagent un instant avant de poursuivre, toujours de ce rictus affreusement provocateur :

— Car maintenant, je sais que je peux refuser la tâche de demain matin sans prendre le risque de me faire renvoyer...

Brutalement, sa bouche percute la mienne, interrompant donc instantanément la fin de ma phrase. *Nom de Dieu*. Si brutalement d'ailleurs, que j'en perdrais presque l'équilibre. Seigneur... mon patron est actuellement en train d'insérer sa langue à l'intérieur de ma bouche, et je n'arrive même pas à réagir tant je reste sous le choc de cet acte. *Vraiment ? Donc c'est à ça qu'il pensait, depuis tout ce temps ?* Chaque fois qu'il passait la majeure partie de sa vie à me rabaisser avec dédain... il rêvait en fait de m'embrasser ? À moins que ce ne soit finalement l'alcool ingurgité quelques minutes auparavant qui parle ? *Oui, c'est même certain. Le whisky vient indéniablement de prendre le dessus sur lui.* Et moi, il faut impérativement que je reprenne mes esprits.

— M... merde, bafouillé-je contre sa bouche, tout en plaquant fermement mes paumes contre ses pectoraux pour le repousser. Mais qu'est-ce que vous faites ?!

Ainsi, face à mon refus, mon patron dévoile une part de lui que je ne connaissais pas encore. *C'est ça, le masque tombe. Fini le boss imperturbable.* Mh, j'ai maintenant affaire à un petit oiseau tombé du nid. Au cours de mes trois années de travail au sein de son entreprise, Devon Anderson ne m'avait encore jamais paru aussi vulnérable. Son regard est semblable à celui d'un enfant à qui on aurait refusé une glace, et je suis absolument certaine d'avoir cogné dans son orgueil comme personne ne l'a jamais fait au cours de sa vie. *Après tout, ça équivaut à un suicide.*

— Vous êtes complètement cinglé ! m'exclamé-je de plus belle.

Ses sourcils se tordent d'inconfort face à cette situation qu'il ne contrôle visiblement pas.

— Désolé, je... grommelle-t-il à reculons. Je pensais qu'on était sur la même longueur d'onde, c'est...

Ses doigts viennent frotter chacune de ses paupières avec flegme, très certainement pour l'aider à reprendre ses esprits. *Non mais, j'hallucine ! Comment a-t-il pu croire ne serait-ce qu'une toute petite seconde qu'il pourrait véritablement me plaire ? Lui, cet homme aussi détestable et sarcastique ?!*

— Eh bien... vous vous êtes foutrement trompé, marmonné-je alors, sincèrement offensée.

Je tourne les talons dans le but de rejoindre mon bureau, laissant donc Monsieur Anderson parfaitement seul avec sa culpabilité. Oui, et puis... peut-être aussi avec la certitude que je puisse éventuellement l'attaquer en justice pour harcèlement sexuel dès la première heure demain matin :

— Attendez, accourt-il dans mon dos.

Sa main agrippe vivement mon coude afin de me forcer à lui faire face, tandis que je m'en dégage aussitôt, déjà parée à lui faire savoir que non, je n'en suis pas rendue à un tel point de médisance à son égard :

— Je n'en parlerai à personne, mais par pitié... commencé-je d'un long soupir de désespoir. Laissez-moi tranquille.

— Je suis désolé Eva, je...

— Il faut que je rentre chez moi, l'interromps-je en enfilant mon manteau. Mon fiancé m'attend.

Son visage se ferme, tout à coup. Les nombreuses émotions que j'ai pu y lire ces dernières secondes disparaissent. En fait, à la suite de cette simple phrase, le petit oiseau regagne enfin son nid. Le louveteau retrouve sa meute. *Le masque reprend vivement sa place.*

— Sept heures, lance-t-il sèchement, et tout en désignant mon bureau du doigt. Sans faute.

Je le connais bien assez pour savoir qu'il ne tournera pas les talons tant que je n'y répondrai pas de vive voix, alors...

— J'y serai, réponds-je d'un vif hochement de la tête.

Comme je m'y attendais déjà suite à cette affirmation, ses pas s'éloignent et la fine porte qui nous sépare se claque, me confirmant qu'il est bel et bien hors de portée. *Loin de moi.* Soulagée, j'expire du plus fort que je le peux histoire de définitivement pouvoir extérioriser toute la pression qui repose sur mes épaules depuis déjà de longues minutes. *Bordel de merde... c'est vraiment arrivé ?* Non, je n'ai pas rêvé. *Mon patron vient bel et bien de me rouler une énorme pelle au milieu de son bureau.*



CHAPITRE 2

Eva

Lorsque je pousse enfin la porte de mon petit appartement, je n'en reviens toujours pas. Pourtant, lors de ce long trajet en métro, j'ai eu le temps de réfléchir à tout ça, seulement... je n'ai trouvé aucune raison logique à ce changement de comportement si soudain. *Comment a-t-il pu s'imaginer un truc pareil ? Après des années entières de mépris mutuel ?*

— Tu rentres tard, ce soir... souffle Matt d'un ton las. Comme d'habitude.

Il me sort gentiment de mes pensées, alors je m'empresse de retirer mes escarpins afin d'ensuite pouvoir le rejoindre, sans risquer de m'infliger toute nouvelle souffrance sur les quelques mètres qui me séparent de lui. Il est accoudé de façon nonchalante sur l'îlot central de la

cuisine, face à son ordinateur portable, un peu comme quelqu'un qui vient tout juste de passer une journée de travail éprouvante. Mais après tout, j'imagine que devoir gérer le bar le plus coté du coin n'est pas toujours de tout repos. *Fort heureusement pour lui, il est en congé jusqu'à vendredi soir.*

— Eh oui... soupiré-je, exténuée. Mais tu commences à bien connaître mon boss maintenant, n'est-ce pas ?

J'approche doucement afin de pouvoir venir déposer un petit baiser sur le sommet de sa tête, puis m'assois sans plus attendre sur le tabouret vintage présent à ses côtés, qui, à ma grande surprise, est définitivement plus confortable que ma minable petite chaise de bureau.

— Cet enfoiré va finir par te bousiller la santé, Eva, souffle-t-il. Ce n'est pas à prendre à la légère. Il t'en demande beaucoup trop.

— Ne t'inquiète pas pour moi, lui souris-je en le poussant gentiment avec mon épaule. Je survivrai ! Et puis, il ne m'y oblige en rien, tu le sais bien. Pas vrai ?

Un second soupir traverse ses lèvres, me forçant donc à me relever pour enrouler mes bras autour de ses larges épaules. En baillant exagérément, je lui lance :

— J'espère que tu m'as fait couler un bon bain chaud, parce que là... grommelé-je au creux de sa clavicule. Je risque d'en avoir grandement besoin.

Ses mains agrippent tendrement mes poignets histoire de me rendre mon étreinte.

— Tu m'as pris pour qui, au juste ? lance-t-il en tournant légèrement sa tête vers moi. Ton petit ami ?

Un sourire se trace peu à peu sur mes lèvres, tandis que je me redresse pour étirer le haut de mon corps.

— Non, baillé-je une fois de plus. En revanche, tu es mon ami gay, et les amis gay... c'est fait pour préparer de bons bains moussants à leurs coloc' hétéros !

Je m'éloigne aussitôt vers la salle de bain afin de m'en charger moi-même, quand Matt me hurle sa réponse de la cuisine :

— Mais tu n'en prends presque jamais... ! s'exclame-t-il alors, une petite once d'interrogation dans la voix.

J'entends ses pas se rapprocher pendant que j'actionne le robinet d'eau, et c'est au moment même où j'ôte ma jupe crayon qu'il fait son apparition à travers le miroir présent tout juste en face de moi.

— Sauf quand quelqu'un t'a contrariée, constate-t-il finalement, tout en s'appuyant bras croisés sur le chambranle de la porte.

Oui, il me connaît beaucoup trop bien. Je retire mon chemisier, dégrafe mon soutien-gorge, saisis le pot de sel de bain afin d'en déverser

quelques grains au niveau du jet d'eau, puis pour finir, je me retourne enfin vers mon ami histoire de lui faire face. C'est étrange, mais avec Matt, je n'ai aucune pudeur. *Jamais*. À vrai dire, ça a toujours été comme ça entre nous. Je me balade à poil devant lui, il en fait parfois de même, et... aucune ambiguïté ne s'installe pour autant. De toute évidence, aucun risque là-dessus. Évidemment, j'ai des complexes comme tout le monde. À commencer par mes seins. Je les trouve affreusement disproportionnés par rapport au reste de mon corps. Quant aux petites vergetures présentes sur chacune de mes hanches, elles, elles ne voient en général le jour qu'à la piscine municipale. Soit très rarement, pour être franche. Mais comme je le disais, je ne ressens aucune pudeur en compagnie de mon meilleur ami. Si bien qu'on ne me croit absolument jamais quand j'annonce la couleur nous concernant. Chaque personne qui me pose la question reste sceptique lorsque je maintiens le fait que nous ne sommes rien de plus que de simples amis. Par-dessus tout, ils n'en reviennent pas quand Matt leur explique qu'il préfère de loin un "bon gros pénis" à ma " toute petite chatte rosée". Bon, en même temps... je dois dire qu'il y a de quoi en douter. C'est vrai, lui et moi restons inséparables depuis l'université, et disons qu'il peut se montrer très -trop- protecteur avec moi par moment. Lorsque nous sortons, Matt se la joue petit ami jaloux, et arrive à éloigner les charognards en un seul petit regard menaçant. En réalité, il fait partie de la catégorie de ceux qui ne portent pas l'étiquette "homo" sur leur front. Bien au contraire, même. C'est d'ailleurs pour cette raison que personne ne le croit jamais quant à son orientation sexuelle. Il est immense. *Une véritable armoire à glace*. Ses yeux sont d'un bleu saphir enivrant, tandis que ses cheveux, eux, sont presque intégralement rasés à blanc. Il doit avoir pas moins d'une cinquantaine de tatouages au total, et j'ai toujours eu l'impression que ses t-shirts étaient beaucoup trop petits pour ses gros bras, cependant... mon ami n'en reste pas moins l'un des hommes les plus séduisants de tout mon entourage. Au début, je disais que c'était du pur gâchis, mais finalement, pour rien au monde je ne changerai quoi que ce soit à notre relation. *Elle est parfaite telle qu'elle est*.

— Tu comptes m'expliquer ? me demande ce dernier, toujours dans l'attente de ma réponse. Qu'est-ce que ce connard t'a encore fait, hein ?

Je soupire exagérément en retirant ma petite culotte, enjambe la baignoire afin d'y tremper le bout de mon gros orteil, puis une fois bien assurée que l'eau est à bonne température, je m'empresse d'y entrer.

Lorsque l'eau recouvre l'intégralité de mon corps nu, mes paupières se ferment. Je laisse le silence reposant prendre place au sein de la pièce durant quelques secondes, puis enfin, je lance naturellement à mon ami :

— Il m'a roulé une pelle.

Mes yeux encore clos ne me permettent pas de voir la grimace qu'arbore son visage. *Car oui, je suis absolument certaine qu'il en fait une énorme actuellement.*

— Tu... marmonne-t-il avec hésitation. Tu peux répéter ?

J'ouvre un œil afin de pouvoir le regarder brièvement, et constate sans surprise que sa bouche est grande ouverte. Toujours appuyé sur le contour de porte, il reste dans l'attente de ma répétition, donc je réitère :

— Devon a cherché à lécher mes amygdales, Matt, dis-je, désinvolte.

Mon ami s'approche aussitôt de moi, l'air complètement ahuri. Il s'accroupit à mon niveau, prenant appui sur la baignoire, puis me fixe avec insistance. *Je suis certaine qu'il est déjà en train de se faire tout un tas d'idées salaces sur la chose.*

Je soupire en levant les yeux au ciel :

— Je l'ai repoussé ! lui dis-je alors d'un air logique.

— Quoi ? ! s'exclame-t-il, encore plus ébahi que la fois précédente. Merde, tu déconnes Eva ! Tu n'as pas vraiment fait ça !

C'est à mon tour d'arborer une grimace.

— Mais je... bien sûr que si !

Insurgé, Matt dépose chacune de ses deux mains sur le sommet de sa tête. *Je suis absolument convaincue que s'il avait eu suffisamment de cheveux, il les aurait tous arrachés.*

— Sans rire, c'est quoi ton problème ? l'interrogé-je, sincèrement perplexe. Je n'allais quand même pas le laisser me sauter sur son bureau !

— Tu aurais pu ! répond-il en hochant vivement la tête. Rien qu'une fois !

Mon expression déjà dubitative s'accroît.

— Quoi... ? grimacé-je alors, complètement abasourdie. Mais pourquoi faire ?

Sans blague, je n'arrive pas à croire que mon ami me sorte une absurdité pareille. *Vraiment, ça n'a aucun sens !* Lui qui passe pourtant le plus clair de son temps à me jurer qu'il lui casserait la gueule en cas de dérapage... sérieux, je n'y comprends strictement rien !

— Parce qu'au moins, j'aurais pu avoir de meilleurs détails pour me branler en pensant à lui ! renchérit Matt, complètement désabusé.

Oh mon Dieu. Ce mec est une vraie plaie ! Pour clore le tout, Matt se met à rire à gorge déployée. J'aurais dû m'en douter. *En fait, il se foutait juste un peu de ma gueule.*

— Tu ne changeras donc jamais, hein, dis-je en l'éclaboussant brièvement.

Non mais sérieux... je crois qu'il n'y a pas meilleure façon de me rappeler qu'il fait bien d'être homo. Je n'ose même pas imaginer le nombre de femmes qu'il aurait pu briser avec un comportement comme celui-ci. Ce mec est un putain de vautour ! *Une vraie salope au masculin !*

— Plus sérieusement, Eva, se reprend-il alors, toujours très souriant malgré tout. Tu aurais peut-être pu tirer tout un tas de trucs utiles, derrière cette simple baise.

Je suis convaincue qu'il continue de bluffer, et c'est d'ailleurs exactement pour cette raison que j'entre dans son jeu sans hésiter :

— Ah oui ? demandé-je, faussement sceptique. Comme quoi ?

— Bah, par exemple... réfléchit-il d'une petite moue. Une nouvelle chaise de bureau ?

Il parvient enfin à m'arracher un fou rire. *OK, ce mec est un pur génie.*

— T'es pas possible, Matt ! lâché-je avec dégoût. Je vais virer ton nom du bail !

— Impossible, désapprouve-t-il d'un rire moqueur. Tu ne pourrais pas vivre sans moi !

Mon meilleur ami dépose un court baiser sur le sommet de ma tête, puis se redresse pour quitter la pièce. Avant de totalement disparaître, il m'adresse une dernière petite parole :

— Plus sérieusement, reprend-il. Je déconnais. Ne laisse jamais ce gars poser ses sales pattes sur toi, OK ? Il ne te mérite pas.

— Oh, mais crois-moi... ricané-je. Ça ne risque pas d'arriver !

D'un bref hochement de tête, Matt approuve.

— Parfait. Passe une bonne nuit, p'tite femme.

Je lui réponds d'un simple baiser volant, puis le regarde ensuite s'éloigner, le sourire jusqu'aux oreilles. À vrai dire, c'est certainement l'une des nombreuses raisons qui font que Matt est mon meilleur ami à l'heure actuelle. Il est dans la bienveillance permanente lorsqu'il s'agit de moi, et, quand il dit que je ne pourrais pas vivre sans lui, il a parfaitement raison. Cet homme est un véritable pilier dans ma vie. Il est mon bras droit.

Le plus fidèle allié que je n'ai jamais eu auparavant.



CHAPITRE 3

Eva

Me voilà maintenant en train de courir après un taxi avec ces instruments de torture accrochés aux pieds. *Petit rappel, Eva : quand tu es à la bourre... enfile des baskets !* Évidemment, le seul jour où il ne faut surtout pas arriver en retard, je le suis. *Insupportable.* Entre mes doigts se trouve une petite boîte remplie de mignardises, comme me l'a exigé mon boss hier soir. Toutes les trente secondes environ, le téléphone ne cesse de sonner dans la poche de mon blazer, mais je préfère ne pas prendre la peine d'en regarder l'écran. *À une heure pareille, ça ne peut-être que mon patron.* Actuellement, ma seule priorité reste d'interpeller un foutu taxi. Ça aussi, c'est insupportable. D'habitude, les rues de New York en sont bondées, mais ce matin, pas moyen d'en trouver un à l'horizon ! Quoique... *Hallelujah, enfin une voiture jaune !* Je saute rapidement sur le

rebord de la chaussée, forme un cercle bâclé à l'aide de mon pouce et de mon index, puis l'amène aussitôt jusqu'à ma bouche histoire de siffler du plus fort que je le peux. Soudain, la boîte de pâtisseries me glisse des doigts, et se rétame au sol. *Oh, merde.* Je m'empresse de me pencher pour ramasser, mais constate que la moitié se trouve sur le bitume. *OK, je suis foutue.* Rassemblant le tout devant moi, je lève la tête, le taxi ne s'est pas arrêté.

— Fait chier ! fulminé-je.

Du mieux que je le peux, je me saisis de la nourriture, puis une fois fait, me dirige vers la première poubelle que je trouve afin de les y jeter. J'ai un pincement au cœur. Ces trucs m'ont coûté trente putains de dollars, et ce n'est certainement pas mon patron qui me les remboursera. *Quel karma de merde.* Bon, et bien... je crois qu'il ne me reste plus qu'à parcourir les deux longs kilomètres qui me séparent du building à pied, les mains vides, qui plus est. Je gonfle les joues en débutant ma marche rapide, jette un petit coup d'œil à ma montre afin de voir si c'est jouable malgré tout, puis m'insulte ensuite à haute voix lorsque je réalise que mon temps est largement dépassé. *C'est maintenant une certitude, Anderson va me tuer.*

— Eva... ?

Cette voix masculine, légèrement étouffée par les multiples bruits de la ville me laisse pensive une petite seconde. *On m'a appelé, je ne rêve pas ?*

— Par ici !

Grâce à cette précision, j'opère un rapide demi-tour afin de faire face à la personne qui s'adresse actuellement à moi. *Oh merde...* Je pâlis sur-le-champ lorsque je comprends de qui il s'agit. *Mon boss.* Il est à l'arrière d'un SUV flambant neuf, garé sur le bas-côté, probablement pour but de me sermonner. *Ou pas...*

— Que faites-vous à pied ? m'interroge-t-il dans un petit froncement de sourcils. Les bureaux sont à deux kilomètres d'ici !

— Monsieur Anderson, le salué-je d'un vaste signe de tête.

J'approche ensuite de la voiture histoire de pouvoir me faire entendre plus facilement parmi le brouhaha de la ville, puis ajoute sans plus attendre :

— Disons que le métro ne m'a pas attendue ce matin, ricané-je bêtement, pour mieux dissimuler mon embarras. Il y a eu un petit incident avec les mignardises, et j'ai également manqué de temps pour aller chercher le café de Caleb, je suis désolée.

La seconde grimace qu'il effectue me laisse penser que je suis à deux doigts d'en prendre plein la figure, mais je reprends aussitôt un air

sérieux afin de ne pas lui montrer que ce simple fait m'angoisse pourtant considérablement.

— Donc si je comprends bien... suspecte-t-il, sincèrement perplexe. Non seulement mon frère vous laisse prendre le métro toute seule, mais en plus de ça, il vous oblige à aller m'acheter du café ?

Nom de dieu, il s'agit de Caleb. Caleb Anderson. *Fait chier !* Comment ai-je pu ne pas m'en apercevoir plus tôt ? Certes, ils sont parfaitement identiques, mais... tout de même !

— C'est pour les stagiaires, ce genre de trucs ! ajoute-t-il ensuite furieusement.

Aucun doute, ça ne peut-être que lui.

— Montez avec moi, Eva. Curtis nous dépose.

Je sais pertinemment que si j'accepte cette proposition, mon patron risque de m'en parler pendant des semaines, voire même des mois, seulement, ces chaussures me font un mal de chien, et je suis absolument convaincue que cette proposition sonnait plus comme un ordre. C'est évident. Caleb ne me laissera jamais marcher un kilomètre de plus dans les rues de New York, alors qu'il a la possibilité de m'escorter jusqu'à mon poste. Parallèlement, je déteste sincèrement les trajets en voiture, néanmoins, disons que deux petits kilomètres ne risquent pas d'être si insurmontables que ça. Un coup de klaxon retentit, la voiture présente derrière s'impatiente.

— D'accord, approuvé-je alors, tout en montant rapidement à bord.

Curtis ne tarde pas à enclencher la marche avant. J'attache ma ceinture à la hâte, le fait de ne pas l'avoir alors que l'on roule déjà m'angoisse. J'expire un bon coup pour extérioriser le stress qui gronde en moi depuis déjà près d'une demi-heure, puis me retourne enfin vers Caleb pour le gratifier de mon plus large sourire.

— Merci beaucoup, dis-je, à bout de souffle.

— C'est tout à fait normal, me répond-il d'un air logique. Je ne comprends pas que Devon laisse faire ce genre de choses.

— Oh, euh... et bien disons qu'il n'est pas au courant, expliqué-je en balayant l'air de ma main. Nous ne parlons jamais de nos vies privées, alors j' imagine qu'il pense que j'ai une voiture.

— Justement, Eva, lance Caleb, impétueux. La problématique est ici. Mon frère ne s'intéresse absolument pas à la vie de ses employés, et c'est ce que je trouve désolant.

— Oh, vous savez... grommelé-je alors, tête baissée. Ça me convient très bien comme ça...

C'est dingue, mais j'ai la sensation de toujours devoir le défendre. *En permanence*. Chaque fois que quelqu'un essaie de me rappeler l'un des nombreux défauts de Devon, j'ai constamment une bonne excuse à donner en retour. Comme si je tenais à être la seule à pouvoir le mépriser. *N'importe quoi*. Mon téléphone sonne une nouvelle fois, alors je le sors enfin de ma poche, pour -sans grande surprise- y découvrir le surnom ridicule que j'ai moi-même attribué à mon patron à l'écran. Je le cache simultanément afin de m'assurer que son frère ne puisse pas faire le lien, quand ce dernier se met à ricaner :

— Ça lui ressemble bien, me dit-il alors, tout sourire.

Le sang me monte instantanément à la tête, faisant rougir mes joues plus que de raison. *Il l'a vu*.

— Moi, j'ai mis Trump, ajoute-t-il ensuite, toujours plus hilare. Mais je dois admettre que Voldemort, c'était super bien trouvé !

Je le regarde du coin de l'œil en portant une main jusqu'à mon front pour me cacher, esquissant un petit sourire gêné par la même occasion. À vrai dire, le fait d'apprendre que Caleb s'amuse lui aussi à faire ce genre de truc a tendance à me rappeler qu'au-delà de son statut de grand homme d'affaires, il reste une personne tout à fait normale. *Ça me plaît*.

— Nous y voilà, annonce-t-il en tendant une main vers le pare-brise. Tu peux te garer ici, Curtis.

— Ça marche, chef, lui répond sympathiquement ce dernier. Je t'attends ici ?

Je grimace à cette question pourtant des plus banales. *Il vient vraiment de le tutoyer ?*

— Non, désapprouve le patron en tapotant légèrement les poches de son veston. Tu n'as qu'à aller acheter un bijou à ta femme, ajoute-t-il en lui tendant une grosse liasse de billets. Dix ans de mariage... ça se fête, mon vieux !

Curtis la saisit sans hésiter, puis grimace ensuite exagérément lorsqu'il comprend ce qu'il tient réellement entre ses doigts.

— Oh, patron... je ne peux pas accep...

— Il s'agit de ta prime hebdomadaire, l'interrompt Caleb sans plus attendre. Nous venons de loin. Tu la mérites.

J'en reste complètement médusée. *Wow... quel contraste avec Devon !* Non seulement les employés de Caleb le tutoient, mais en plus de ça, il leur laisse des pourboires qui, du peu que je viens de voir, paieraient largement ma part du loyer !

— Eva ? m'appelle ce dernier, tout en me tendant galamment sa main pour m'inciter à sortir du SUV.

Il me faut bien trois secondes pour sortir de ma léthargie :

— Pardon, réponds-je en y déposant aussitôt la mienne. J'avais la tête ailleurs.

Mon nez frôle accidentellement le tissu de sa cravate lorsque je pose les pieds au sol en me redressant. Malgré cette proximité soudaine, il ne bouge pas d'un iota. C'est troublant. *Vraiment*. Cette manie qu'il a de toujours paraître parfaitement serein, peu importe la situation... ça me déstabilise. Oui, mais plus encore, cette sensation dérangeante d'avoir, face à moi, la personne que je déteste le plus au monde, avec comme hôte, un homme qui, en revanche, s'avère être le plus remarquable jamais connu auparavant. *Ça, c'est carrément dingue*.

Nous avançons tous deux vers le hall d'entrée, sans qu'aucun son ne parvienne à traverser nos lèvres. Pour être honnête, Caleb m'a toujours intimidée. Bien qu'il soit pourtant quelqu'un de fort sympathique (contrairement à son connard de frère), je me suis toujours laissé impressionner par sa présence. C'est fou. À lui seul, cet homme a le pouvoir de nous rendre encore plus petits qu'un atome. Les deux frères se ressemblent comme deux gouttes d'eau, certes, mais Caleb reste sans aucun doute le plus respectable à mes yeux. *Les bienfaits d'une bonne attitude, je présume*.

— Vous êtes vraiment radieuse, ce matin, me dit-il, à l'instant même où nous franchissons le seuil de l'ascenseur.

Une bouffée de chaleur envahit tout mon corps à la suite de ce compliment, donc je me précipite sur le bouton habituel afin de dissimuler ma gêne. *Mon Dieu, je dois être rouge comme une tomate*. Heureusement, Caleb ne me regarde pas une seule seconde pendant que l'immense cage d'acier commence à graver les nombreux étages menant aux bureaux. *Seigneur, ce mec est bourré de classe*.

— Merci, lui réponds-je d'une voix timide. Mh, vous...

Non. Tu ne peux pas le dire.

— Vous n'êtes pas mal non plus.

Bon bah si. Tu l'as dit.

Mon Dieu, j'ai la sensation d'être au bord d'un volcan en éruption. Mon rythme cardiaque doit être bien au-dessus de la vitesse normale, et j'ai chaud. *Beaucoup trop chaud*.

— Est-ce qu'à tout hasard... commence-t-il avec hésitation. Enfin... est-ce que ça vous dirait de venir déjeuner...

Malheureusement, sa tentative de flirt est brutalement interrompue par l'ouverture des portes. Pire, par le ton sec qu'emploie Devon pour me hurler :

— Vous vous foutez de ma gueule, n'est-ce pas ?!

Retour à la réalité, ma grande. Ouais, le voilà. *Le jumeau maléfique.* Voldemort fonce sur moi à grandes enjambées lorsque je sors de l'ascenseur accompagnée de son frère, et je ne trouve rien de plus à dire que :

— Je suis désolé Monsieur, j...

— Où sont ces putains de mignardises ?! beugle-t-il en découvrant que ces dernières ne sont pas présentes entre mes mains.

Je souris bêtement :

— J'ai eu un petit probl...

— Je ne veux rien savoir, bordel ! m'interrompt-il furieusement.

Je grimace. *Alors dans ce cas, pourquoi est-ce que tu me le demande, connard ?!*

— Regagnez votre bureau, et n'en sortez pas tant que le travail ne sera pas effectué ! ajoute-t-il, colérique.

Bien que je ne sache pas de quel travail il parle exactement, je m'exécute sans rechigner. Après tout... c'est moi qui ai merdé sur ce coup-là. Non seulement je n'ai pas fait le job imposé la veille, mais en plus de ça, je me permets de débarquer aux côtés de son propre frangin, comme si de rien n'était. Bon, je crois que cette fois, je peux oublier ma place sur le mur de l'employé du mois. *Oh, mais que je suis bête... je ne l'ai jamais eue, cette fameuse place !* Honteuse, je pars alors au pas de course en direction de mon bureau. De toute évidence, la meilleure option reste de se faire toute petite pour le moment. De plus, je n'oublie pas le dérapage d'hier soir. Je n'en ai d'ailleurs pas dormi de la nuit, alors j'imagine qu'il est préférable de rester loin de lui, au moins jusqu'à ce que ce baiser volé tombe définitivement aux oubliettes.



Lorsque j'ai ouvert la porte de mon antre, j'ai eu le « plaisir » de découvrir tout le travail supplémentaire que m'avait laissé Monsieur Anderson. À vrai dire, rien de trop étonnant au final. Il agit constamment de cette façon. *Comme une petite-fille frustrée, après lui avoir refusé une grosse barba papa à la fête foraine du coin, Devon boude et se venge à la moindre occasion.* En réalité, quand mon boss a fini par comprendre que je

n'arriverais jamais à temps pour préparer le petit déjeuner, il s'est précipité sur des dossiers entassés depuis plusieurs mois, pour seul but de me punir sévèrement en me les confiants. Et bien évidemment... là non plus, je ne dirai rien. Pour être honnête, je compte bien continuer à l'éviter un maximum. Quoique, j'ai peut-être oublié un détail considérable ; *son putain de bureau est accolé au mien.*

— Je peux savoir pourquoi vous êtes arrivée au bras de mon frère, ce matin ?! m'assaille-t-il alors, juste après avoir brusquement ouvert la porte.

Je rougis instantanément. En vérité, et bien qu'elle soit parfaitement standard à première vue, cette question me met terriblement mal à l'aise. Je sais pertinemment qu'il ne s'est rien passé d'extraordinaire avec Caleb, néanmoins, mon patron, lui, voit incontestablement la chose d'un autre œil.

— Il m'a aperçue sur le trottoir, lui réponds-je finalement, et tout en faisant au mieux pour ne rien laisser paraître. J'ai loupé le métro, alors...

— Le quoi ? ricane-t-il, sincèrement perplexe.

J'expire un bon coup pour relâcher la pression, puis plante ensuite intensément mes yeux dans les siens afin de répliquer avec sarcasme :

— Vous savez, cette chose qui transporte un être humain d'une ville à une autre. C'est un peu comme un train, mais...

— Bordel, je sais parfaitement bien ce qu'est le métro ! me coupe-t-il sèchement.

Un air acrimonieux prend place sur son visage lorsqu'il termine cette phrase. *Il me méprise, je le sens.*

— Depuis quand le prenez-vous pour venir au travail, au juste ? relance-t-il, toujours de cet air détestable.

Depuis quand vous intéressez-vous à ma vie, au juste ?

— Depuis toujours, lui réponds-je finalement, impassible.

Devon avance davantage, puis se met à faire les cent pas dans la pièce. Il porte ensuite une main jusqu'à son menton, probablement pour but d'y réfléchir plus sérieusement, puis s'immobilise enfin pour m'annoncer :

— À partir de demain, vous ne le prendrez plus, conclut-il fermement. Charlie et moi passerons vous prendre au pied de votre immeuble.

— Quoi ? ris-je nerveusement. Non, je... merci pour l'attention, mais je refuse. Les transports en commun me conviennent parfaitement bien...

— Je crois que nous nous sommes mal compris, mademoiselle Pierse, m'arrête-t-il froidement.

Mon boss approche lentement, appuyant ses deux poings serrés contre le bois de mon bureau, puis percute ensuite mon regard pour m'annoncer :

— N'y voyez aucune galanterie de ma part, reprend-il d'un ton acerbe.

La dangerosité présente à l'intérieur de ses iris me force à rester muette.

— Je tiens simplement à m'éviter tout nouvel embarras du genre, poursuit-il, tout en appuyant chacun de ses mots du bout de son index, comme à son habitude. C'est un ordre. Nous passerons vous prendre chaque matin, à huit heures tapantes, sauf autres demandes de ma part.

Je le regarde rejoindre la pièce adjacente d'un pas décidé, et reste complètement médusée suite à cet élan d'autorité. *Sérieusement ?!* Merde, mais depuis quand se permet-il de m'imposer ce genre de choses ?! Je le supporte déjà des heures entières ici, mais en plus de ça, il va falloir que je me le coltine chaque matin à l'arrière de sa voiture ?!

C'est définitif. Ce mec est le roi des enfoirés.



CHAPITRE 4

Eva

7 heures et 57 minutes.

Comme convenu la veille, je descends les escaliers de mon immeuble, faussement prête à affronter l'arrivée de mon patron au pied de ce dernier. Bien évidemment, Matt me suit à la trace pour exécuter son plan d'attaque. Hier soir, lorsque je suis rentrée de cette énième journée de travail, je n'ai pas trop tardé à lui expliquer ce que Monsieur Anderson m'avait imposé pour les futurs trajets à venir. Mon ami a littéralement bondi du canapé à l'entente des mots de mon boss, que j'ai d'ailleurs pris soin de répéter à la lettre près. Enfin... il a bondi, certes, mais plus particulièrement quand j'ai prononcé la phrase « *Nous passerons vous prendre au pied de votre immeuble* ». À vrai dire, c'est à cet instant précis qu'une idée parfaitement ridicule a traversé sa petite tête -presque-